



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

MAISON GAGELIN.

La mode, en ce moment, est bien moins *ce qui est* que *ce qui sera*, *ce qui se porte* que *ce qui se portera*. C'est une époque où le génie de l'invention se réveille pour créer des choses neuves, jolies et inattendues, où s'élaborent, dans les fabriques et dans les ateliers, les mystérieux prestiges des toilettes d'hiver. La maison Gagelin est une des premières à accueillir les nouveautés, car on sait que là ce mot n'est point un mythe, mais bien une réalité qui ne fait jamais défaut. Aussi, à l'heure qu'il est, ses rayons ployent déjà sous les étoffes les plus riches, les plus belles, les plus modernes, qui doivent bientôt briller à la lumière des

salons d'hiver. Ce sont d'admirables combinaisons de velours, de satins, de brochés de toutes espèces; des colonnes, des quadrilles, des volants, des fleurs imprimées ou brodées, l'or et l'argent mêlés à la soie, tout ce qu'on peut voir de plus séduisant, et que, pourtant, on ne voit pas encore, parce qu'il ne faut pas trop devancer la saison où ils doivent apparaître. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, pour prendre patience, toutes les jolies choses de l'automne? les moires glacées et nuancées, les foulards à brochures nouvelles, les taffetas écossais, les popelines et les armures, et tant de tissus légers que les jours de soleil autorisent, et qui sont destinés aux négligés et aux demi-toilettes? Puis viendront les robes de cachemire, robes légères et chaudes à la fois, dont on relèvera la simplicité par des ornements qui restent encore le secret des

grandes faiseuses. Chez Gagelin, tout est réuni, tout est frais et distingué, parce que c'est pour lui, sur ses dessins, sur ses commandes, que les métiers accomplissent les chefs-d'œuvre qui doivent parer les femmes dont le goût est le plus fin, l'élégance la mieux entendue.

M^{me} MENTEL-GALLI. — Il y a de la poésie en tout, aussi bien dans une œuvre de haute portée que dans un brin de gaze ou de tulle destiné à embellir une femme; il y en a dans l'art avec lequel on saisit la physionomie et on décide la couleur ou la forme qui doit en faire ressortir les avantages. C'est ce qu'a bien compris M^{me} Galli, et ce qu'elle prouve par l'exécution de ses modes. Ses chapeaux ont une grâce infinie, et sont, surtout au porter, d'un légèreté extrême, perfectionnement dont les têtes délicates doivent surtout lui savoir gré. Sans parler de ses capotes diaphanes, de ses chapeaux en velours épinglé, pour lesquels elle a remplacé l'éternel bavolet par un arrangement nouveau et gracieux; de ses nœuds qui sont faits avec un goût extraordinaire. Nous citerons quelques coiffures de soirée appelées à avoir un grand succès: par exemple, le *d'Artagnan*, qui rappelle bien la provocante coquetterie qui charmait au bon temps des mousquetaires d'Alexandre Dumas. Cette coiffure est en velours vert, relevée par une plume blanche et une autre plume posée dessus, derrière un nœud de ruban à longs pans. Du velours et des plumes, cela ressemble à tout, n'est-ce pas? Mais ce qui ne ressemble à rien, c'est le cachet et l'originalité de ce petit chapeau avec lequel il faut être absolument jolie; — le *Caroline de Brunswick*, en velours épinglé, rabattu sur le front, avec une plume, et qui donne beaucoup de piquant à la physionomie; — la *vraie napolitaine*, dont l'avance est en velours, et le voile remplacé par de magnifiques barbes en blonde; une guirlande de fleurs garnit la chevelure; — le *marin*, en velours noir, entouré d'une dentelle noire dont la transparence sied à ravir. Cette dentelle est relevée par des touffes de roses; — le *Zaïdé*, turban grec de la plus grande magnificence, destiné à une grande dame dont la coupe de figure, belle et régulière comme l'antique, ne pouvait être mieux accompagnée. Enfin, M^{me} Galli

excelle dans tous les genres, et sa maison doit prendre place parmi celles citées par tout ce qui est beau, bien et convenable.

— Qui ne connaît le nom de Josselin¹, sa vogue si bien acquise dans l'art si difficile du corset? Son nom est devenu célèbre, car toute femme soigneuse de sa taille, de cette irrésistible séduction que donne la grâce de la tournure, s'est adressée à elle. Comme ses corsets sont flexibles, sans rien perdre de leurs avantages, pour une femme souffreteuse! Avec quelle adresse ils dissimulent l'embonpoint qui messied parfois! quelle sveltesse et quelle désinvolture ils donnent! Il y a des baleines, mais elles ne gênent point; un busc, on ne le sent pas, et la pression indispensable est si bien entendue, qu'on la supporte sans s'en apercevoir. Josselin a tout prévu: ce sont les corsets du matin, corsets commodes et faciles comme la paresse qui les fait choisir et garder souvent toute la journée, tant ils habillent bien; corsets du soir, qui allongent la taille, l'amincissent, et font bien valoir les corsages plats et à pointes; corsets d'amazone pour monter à cheval, et corsets de baigneuse. Aussi, au retour des eaux, la première visite de nos belles émigrées est toujours pour Josselin, qui, chaque année, à chaque saison, découvre toujours quelque perfectionnement nouveau dans l'intérêt de ses clientes.

— L'élégante population de Bade vient de voir sa saison brillante terminée par la visite du duc de Montpensier.

La population nomade des baigneurs et des étrangers s'était mêlée en masse aux habitants pour saluer l'arrivée du prince, et ce fut une brillante occasion pour faire valoir toutes ces ravissantes élégances que Paris envoie à Bade. Nous devons dire que dans ce monde d'élite les modes de M^{me} Penet ont eu grand succès.

Rien de plus charmant, de plus gracieux, de plus candide, nous dirions presque, que les modes de M^{me} Penet². La distinction et le bon genre qui les caractérisent rentrent tout à fait dans le style de Baudrant; elle a la même coupe, la même manière dans les ornements, dans la pose de la calotte, dans la draperie du bavolet.

¹ Rue de la Paix, 13. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 4.

Ses capotes de tulle sont vaporeuses comme un nuage. Ainsi, c'en est une gris fauve avec un bouquet de laurier rose, garnie en tulle rose sous la passe, et le voile en tulle rose également; — une autre, bleu ciel, avec une voilette blanche et une guirlande de jasmin oranger; — un chapeau de crêpe blanc, recouvert de tulle, avec une touffe de têtes de marabouts; — une capote crêpe vert anglais, avec un bouquet de myosotis, mélange original, mais très-nouveau. La *pastorale* est une coiffure délicieuse et beaucoup admirée aux eaux, mais qui n'a fait que précéder celles si élégantes qu'elle a multipliées et variées à l'infini pour la rentrée à Paris.

Auprès de ces ravissants chapeaux se reconnaissaient aussi les robes de Palmyre et les beaux crêpes de Chine de la maison Gagelin.

— La vogue de M^{me} Ellen Saint-Hilaire¹ s'accroît encore par ses ingénieux procédés pour les soins de la bouche, pour réparer les irréparables outrages du temps ou de la maladie. Quoi de plus désolant et qui ait plus d'influence sur le moral que le mal de dents! Mal si violent, si intense, si incessant, si incurable autrefois, que nos pères l'assimilaient au mal d'amour. Maintenant on guérit de tout, et ce qui vaut mieux encore, du moins en ce qui concerne la bouche, c'est qu'on prévient le mal, et c'est ce que fait M^{me} Saint-Hilaire. Elle arrête les ravages que peut occasionner la négligence; ses élixirs raffermissent les gencives, et donnent à l'haleine des émanations plus suaves. Elle justifie bien la confiance qu'on lui accorde et qu'elle a tant de droits à conserver.

PLUMES ET FLEURS. — Tandis que les naïfs habitants de la campagne déplorent les fleurs qui vont bientôt se flétrir autour d'eux, les habitants de Paris, moins pasteurs et plus heureux, voient, au contraire, avec la nouvelle saison, croître de nouveaux jardins et apparaître dans la maison Chagot² des myriades de fleurs destinées à briller sous les lustres de nos élégants salons. Ce sont des créations toutes ravissantes par l'éclat de leur feuillage diamanté, et de ces

guirlandes admirables où la richesse des fleurs veloutées se mêle à la légèreté des feuillages en miniature, si séduisants dans leur souple et fragile aspect.

C'est la *guirlande Pamela*, formée de roses trémières de couleurs à reflet et feuillage de néflier en velours.

C'est la *coiffure orientale*, de giroflée velours avec herbes et de fleurs *pensez à moi*, fleurs toujours jeunes et poétiques et dont rien ne peut altérer le succès.

C'est la *gerbe diamantée*, parure charmante qui n'attend pour paraître que le signal des premières fêtes.

C'est la garniture de robe d'oreilles d'ours velours avec feuilles diamantées et grappes de rubis et d'émeraudes, mêlées d'herbes miniature.

On parle beaucoup de nouvelles plumes pour cet hiver, et dans quelques jours nous vous raconterons avec quel succès Chagot a créé le panache à deux plumes sablées d'or, et quel prisme enchanteur il a su donner aux hérons de coq Mancini en couleur gorge de pigeon; et bien d'autres genres de plumes qui ont déjà leur place dans les modes les plus heureuses de cet hiver.

Le velours avait jusqu'à ce moment offert trop de difficultés à la teinture pour espérer en tirer aucun parti lorsqu'il était fané. — Grâce au nouveau mode de teinture de Frick¹, il reprend dans cette maison non seulement son duvet, son éclat, mais on lui donne aussi les nuances les plus charmantes. — Les dentelles et blondes sont aussi admirablement blanchies et raccommodées dans cette maison, et nous y avons vu depuis quelque temps nombre de cachemires destinés à être teints en diverses nuances. Le talent et le goût parfait de Frick pour réserver les dessins des cachemires, raviver les parties éteintes, ou en changer la couleur, ont une perfection de *détails* que toutes les femmes apprécient si bien, que Frick est devenu aujourd'hui le teinturier le plus en vogue de Paris.

¹ Rue de la Paix, 9.

² Boulevard de la Madeleine, 13, cité Vindé. — ³ Rue Richelieu, 81.

LA PETITE MARQUISE

ET SES DEUX NÉGRILLONS.

C'était aux bords de la mer, par une de ces belles marées montantes qui chassent vers vos pieds le sable argenté, les plantes d'émeraude et les myriades de coquillages aux teintes roses et pourprées.

Comme tout a été dit sur cet admirable phénomène de la nature, comme toutes les poésies se sont épuisées sur ce sujet, depuis la majestueuse Amphitrite jusqu'aux coquillettes Ondines, nous ne dirons rien.

Rien de fabuleux, s'en ead. Car, pour du beau, du vrai, du gracieux, du séduisant, nous avons tant à vous dire ! puisque nous devons vous parler de la petite marquise de Trois Etoiles.

C'était elle, donc, que nous apercevions aux bords de cette marée montante ; et plus que jamais, cette fois, chacun la regardait passer.

Ce n'était pas parce que l'on savait qu'elle était la femme la plus jolie et la plus élégante de Paris.

Ce n'était pas parce qu'elle portait un de ces petits mantelets *Dubarry* en mousseline, garni de dentelle et doublé de soie rose, que M^{me} Payan avait fait broder pour elle.

Ce n'était pas parce que ses cheveux blonds et bouclés tombaient si soyeux et suaves, qu'ils laissaient deviner que Guerlain avait passé par là.

Ce n'était pas parce que sa taille était si mignonne et sa ceinture si souple, qu'il fallait bien se dire que les corsets Josselin donnaient des grâces charmantes.

Ce n'était pas parce que, noble et distinguée dans toutes les recherches de sa toilette, elle portait des dentelles de Violard, des gants de Mayer, un mouchoir de la *Sublime Porte*, et sur son chapeau un bouquet de Constantin.

Ce n'était point pour tout cela que chacun la regardait, s'étonnait et souriait.

C'était parce que, pour éviter que cette belle marée que nous vous racontions, ce sable diamanté, ces mousses diaphanes et ces coquilles nacrées ne vinssent heurter le bas de sa robe, elle la faisait soulever de chaque côté par deux petits nègres.

Nègres de dix-huit ans au plus (on est si dévoué à cet âge !), aux cheveux crépus, à la

physionomie souriante, et semblant heureux de soutenir dans leurs deux bras les plis de cette robe élégante, menacée d'être froissée par l'indiscrétion des vagues.

Ils étaient vraiment charmants, ces deux enfants du Nouveau Monde, avec leur figure cuivrée encadrée dans ces flots de mousseline et de dentelle soulevés si gracieusement dans leurs petites mains jointes ensemble !

Et leur jolie maîtresse marchait, marchait toujours, sans s'inquiéter de leur fatigue, certaine qu'ils ne la quitteraient pas.

Elle causait et gesticulait sans cesse, ne prenant nul souci de sa robe, confiante qu'elle était dans la fidélité avec laquelle ses petits nègres empêcheraient de laisser s'approcher de la terre ses falbalas et ses dentelles.

Et maintenant, comme on savait que la jolie marquise de Trois-Etoiles était l'oracle de la mode, — qu'elle possédait la première les plus heureuses nouveautés de Paris, — toutes les femmes vinrent auprès d'elle s'enquérir du moyen de se procurer des petits nègres.

— Attendez, leur dit-elle en riant, attendez quelque peu encore, et vous en aurez tant que vous en voudrez, car bientôt il s'en trouvera une foule immense à Paris. Vous les aurez couverts d'or, de soie ou de pierreries, et l'on vous en servira autant que vous voudrez chez tous nos meilleurs bijoutiers, lorsque vous demanderez des *agrafes châtelines*.

Car, vous le voyez, ces petits nègres, dont les bras représentent un anneau qui s'entr'ouvre pour ressaisir les plis de la robe et la relever au moyen du cordon attaché à la ceinture, sont de la plus grande utilité pour empêcher nos longues robes de traîner dans la poussière et nous gêner dans notre marche. — C'est une innovation délicieuse qui doit se répandre dans toutes les classes de la société. — Quelle est la femme qui ne sera pas enchantée de marcher impunément par la poussière ou la pluie, sans être obligée de s'encombrer la main par la masse de plis de cette robe, qui se trouve relevée d'une manière plus ou moins disgracieuse et toujours aux dépens de la liberté du mouvement ?

Aussi, continua la jeune marquise avec



10 Septembre 1846.

2210.

Modas de Paris.
Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau Marie-Léon 1^{re} r. des Capucines, 5. ensembles de toilettes par la M^{me} Leguerie.
 r. neuve des p. Champs, 36. Plume Chagot, r. Richelieu, 81. Mouchoir Chapron. Parfum
 Guerlain.*

Messrs J. A. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

une petite vanité féminine, j'ai voulu avoir la première *agrafe châtelaine* qui parût dans Paris. — Mais vous en trouverez bien certainement à votre retour des eaux, car je sais nombre de bijoutiers qui doivent en faire de ravissants bijoux, sous toutes les formes les plus originales, les plus élégantes, les plus simples, mais ayant une égale perfection de soins pour que l'étoffe de la robe ne soit jamais altérée par la pression du ressort qui la soulève.

— Mais pourquoi, madame la marquise, dit un de ces vieux détracteurs de toutes innovations, de ceux-là qui veulent régir le monde rien que par le bon sens, pourquoi donnez-vous justement le nom de *châtelaine* à un objet représenté par un nègre? C'est une absurde anomalie.

— Vous savez, répondit la marquise, qu'autrefois les châtelaines avaient des *pages* pour relever la queue de leur robe; — eh bien, pour suivre les influences de la mode, elles ont adopté aujourd'hui les *négres* et répudié les *pages*. Heureusement, ajouta-t-elle avec une petite moue presque impertinente, que la mode ne sera jamais adoptée par les vieillards.

— Ni les frondeurs, dirent en écho plusieurs jeunes femmes.

Un instant après, le monsieur prenait un bain de mer, ayant sur sa tête un bonnet en toile cirée à oreillettes, bordé d'un galon jaune, et augmenté d'une espèce d'abat-jour pour le préserver du soleil; son pantalon collant en laine, rayé transversalement rouge, jaune et vert, prenait depuis la nuque jusqu'aux pieds; comme il avait de longues jambes maigres, un long cou très-étroit, et une barbe grise, il était hideux à voir lorsque la vague se reculait en le découvrant.

Et toutes les jeunes femmes riaient à leur fenêtre, tout en écrivant à leur bijoutier de Paris, pour savoir quand l'*agrafe châtelaine* paraîtrait.

Une Vengeance conjugale de Dugazon.

C'était en 1778. Dugazon, marié depuis quelque temps avec M^{lle} Le Fèvre, actrice des Italiens, venait d'avoir l'honneur d'être présenté chez M. de C..., fermier général,

par M. de C... fils, maître des requêtes.

La réputation de grand farceur que s'était faite l'acteur et le goût de M. de C... fils pour les parades avaient servi de prétexte à cette présentation, à laquelle Dugazon n'avait pas cru d'abord devoir chercher d'autre motif.

Cependant, un beau jour, il remarqua des signes d'intelligence entre sa femme et le jeune de C.... La jalousie lui monta au cerveau, et, comme un vrai mari qu'il était, il n'eut rien de plus pressé que d'aviser au moyen de s'assurer de son malheur.

Or, comme les domestiques étaient habitués à voir le comédien venir fort souvent, et à quelque heure que ce fût, chez le maître des requêtes, pour répéter avec lui les farces qu'ils devaient exécuter devant la société du fermier général, comme d'ailleurs ils voyaient leur maître en user très-familiairement avec l'acteur, et réciproquement, Dugazon put s'introduire facilement le matin dans l'appartement du jeune homme, et le surprendre au lit.

Après avoir fermé toutes les portes sur lui, le mari trompé se précipita sur son rival, et, le pistolet sur la gorge, le força de lui rendre les lettres et le portrait de M^{me} Dugazon. Ensuite il s'en alla tranquillement.

L'acteur commençait à peine à descendre l'escalier, lorsque M. de C..., revenu de sa première frayeur, se mit à courir après lui et à crier au voleur! à l'assassin! en ordonnant d'arrêter ou d'assommer ce coquin.

Mais Dugazon, loin de s'effaroucher et de précipiter son pas, s'arrêta sur l'escalier pour crier au jeune robin :

— A merveille! fort bien joué! la scène est excellente; les domestiques y seraient pris, s'ils n'étaient pas accoutumés à nos farces.

La valetaille, au lieu d'arrêter le comédien, se prit à rire en voyant la grotesque figure de leur maître qui gesticulait comme un possédé sur le haut de l'escalier.

Pendant ce temps-là, Dugazon avait gagné la porte et s'était échappé.

Cependant il ne se trouvait pas encore suffisamment vengé, et quelques jours après, se trouvant à la Comédie-Italienne sur le



théâtre, non loin de son rival, il attendit que tout le monde à peu près fût sorti, et, profitant d'un instant où il ne pouvait être vu, il s'en alla appliquer deux violents coups de canne sur les épaules du maître des requêtes; puis se retournant aussitôt, il prit la position d'un homme absorbé dans ses réflexions.

M. de C..., si vivement apostrophé, cherche son interlocuteur à la canne, et aperçoit Dugazon; il tempête, il menace, appelle du secours; quelques personnes s'approchent.

— Défendez-moi contre ce maraud, qui vient de me frapper, s'écrie le robin.

— C'est joué avec infiniment de naturel, répond Dugazon.

Et l'assistance de rire.

— Mais je ne plaisante pas, rien n'est plus vrai, reprend le jeune magistrat, ce drôle m'a donné deux coups de canne.

— Vraiment, si l'on ne savait qu'un histrion comme moi est incapable de prendre une telle liberté avec un puissant seigneur comme vous, votre air et votre accent pourraient convaincre tout le monde.

Les spectateurs de cette scène riaient de plus belle.

— Mais je vous jure que c'est un infâme assassin, criait le jeune battu.

— Très-bien ! très-bien ! reprenait Dugazon, comme le maire des *Saltimbanges*, c'est tout à fait cela; de la chaleur, de la conviction; en vérité, c'est grand dommage que de pareilles dispositions, de si hautes qualités dramatiques soient perdues pour la scène française. Vous seriez pour moi un rival très-dangereux.

Le jeune amoureux de M^{me} Dugazon, furieux de se voir ainsi persiflé, prit le parti le plus sage; il s'esquiva.

En vain, il chercha à faire punir Dugazon; personne ne voulait avoir l'air de croire aux coups de canne; et le malheureux maître des requêtes fut obligé de convenir *in petto* que, comme dit Gavarni, les maris ne font pas toujours rire.

Brididi.

Chaque saison, chaque théâtre a son héros à Paris. Aujourd'hui c'est Brididi qui fait les délices du célèbre jardin Mabille.

Il y a deux ou trois ans, les garçons coiffeurs faisaient des façons pour aller au bal Mabille, et les bonnes d'enfants se croyaient compromises en y dansant un quadrille. Aujourd'hui c'est dans ce jardin féerique, sous ces mystérieux ombrages, dans ces splendides salons, que les pairs de France et les députés vont se délasser de leurs travaux législatifs. Il y a l'allée de droite et l'allée de gauche. Le centre est trop nombreux pour avoir un endroit désigné.

La première partie de la soirée se passe en causeries, en intrigues, en escarmouches. On s'observe, on se croise, on se rapproche parfois pour régler de vieux comptes ou entamer des liaisons nouvelles.

Ce n'est que vers dix heures et demie que le vrai spectacle commence. Tout à coup la foule s'émeut, se presse, se rue sur un point. Un cercle, d'abord étroit, se forme et s'élargit à grand-peine. Plus de doute, c'est Brididi qui organise son quadrille; Brididi ! la lutte incarnée, vivante, éternelle entre la danse illégale et la force armée.

Toutes les fois que les bras ou les jambes, la tête ou les pieds d'un danseur s'écartent de tant de lignes du centre de gravité, la danse est défendue; toutes les fois que le danseur de l'un ou de l'autre sexe ne se livre pas à des contorsions, des gestes, des mouvements d'une nature quelconque, qu'il se borne, en un mot, à marcher régulièrement en avant et en arrière, la danse est permise.

La règle n'est peut-être pas juste; mais enfin c'est une règle, et les municipaux se crurent sauvés en l'adoptant. Hélas ! ils avaient compté sans Brididi !

Brididi est un jeune homme de petite taille, d'une physionomie intelligente et fine, d'une souplesse extraordinaire et d'une inépuisable gaieté; ses yeux sont très-beaux et très-bons, son regard est plus perçant que celui du lynx, bien qu'il affecte de porter un double lorgnon pour mystifier l'autorité.

Brididi ne s'est pas toujours appelé Brididi. C'était un marchand de fleurs artificielles, qui un beau jour s'avisait de lancer dans le monde ses plus jolies ouvrières, et en fit du premier coup des danseuses remarquables.

Frisette et Risette sont ses élèves, et après la chute de son Pri-chard, Pomaré n'a jamais voulu d'autre cavalier.

Il a toujours soin de choisir des vis-à-vis

très-gauches et très-bêtes, dont la gravité naïve ou la raideur étudiée fait ressortir sa grâce, sa vivacité, son entrain.

Du plus loin qu'il aperçoit le schako du municipal ou le tricorne du sergent de ville, Brididi indique par des clignotements d'yeux, par des froncements de sourcils, par un tressaillement grotesque de la lèvre inférieure la figure prohibée. Le sergent de ville n'y voit que du feu et se retire satisfait.

Mais dès qu'il a tourné le dos, le corps disloqué de Brididi se livre à des bonds désordonnés, à des écarts mortels, à des cambrures impossibles.

Tantôt ramassé sur lui-même, il marche en pirouette comme un nain des *Mille et une Nuits*, — tantôt il saisit sa compagne et l'enlace comme un serpent dans ses plis tortueux, — ou il se fait de ses deux mains une longue-vue burlesque, — ou il frise tout bonnement ses cheveux avec le talon de sa botte.

Cependant les jeunes filles, les yeux fixés sur leur maître, le corps ployé en deux, les contours voluptueusement moulés par une robe collante, se prêtent à tous les caprices, à toutes les fantaisies de ce poème improvisé.

C'est alors que le quadrille, — la plus monotone et la plus sottée de toutes les danses connues, — s'élève à la hauteur d'un ballet-pantomime.

Chicard, le grand Chicard assistait l'autre soir à une contredanse de Brididi.

Le grand homme n'était ni triste ni gai, comme il sied à une ombre qui vient de l'autre monde contempler sa postérité.

Un moment, le fantôme parut s'animer; Brididi venait de poser le bout de son pied dans l'œil de sa danseuse.

Un éclair de satisfaction passa sur le front de Chicard, et ses lèvres semblèrent murmurer :

— Bravo! mon garçon, je suis content de toi!

Album.

Une expérience très-curieuse vient d'avoir lieu à Rouen devant toutes les autorités et un grand concours de spectateurs. Un homme est descendu dans la Seine à une profondeur de dix mètres, emportant

avec lui des planches et des outils de menuiserie; il a confectionné au fond de l'eau une petite boîte carrée parfaitement faite. Ce plongeur peut rester une demi-journée au fond de l'eau et s'y livrer à tous les travaux possibles. C'est M. Gibert qui est l'inventeur de l'appareil, qui laisse bien loin derrière lui toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour. M. Gibert va renouveler son expérience dans quelques jours à Paris, aux bains Henri IV du Pont-Neuf.

— On parle beaucoup dans le monde des mariages de M. le prince de la Cistarne et de celui du duc de Valentinois avec M^{lles} Louise et Antoinette de Mérode. On annonce aussi celui de M. Lionel Wildzington Standish avec M^{lle} de Noailles.

— Le pape Pie IX va bientôt céder à plusieurs compagnies six lignes principales pour établir des chemins de fer. La première ira de Rome à la frontière de Naples; la deuxième, de Rome à Civita-Vecchia; la troisième, de Civita-Vecchia à la frontière de Toscane; la quatrième, de Bologne à la frontière de Toscane; la cinquième, de Bologne à Ferrare; et la sixième, de Forlì à Ravenne.

— Les travaux du Jardin d'Hiver des Champs Élysées sont en pleine voie d'exécution. La grande serre seule, entièrement construite en fer et en vitres avec des revêtements de stuc et d'émail, présentera un développement de 5,000 mètres de superficie, et deux mille personnes pourront s'y promener au milieu de cent mille plantes et de tout ce que le règne végétal et l'art horticole ont produit de plus curieux et de plus magnifique.

Toutes les mesures ont été prises par le conseil de gérance de la Compagnie immobilière des Champs-Élysées pour que le Jardin ainsi que l'École de natation soient ouverts au public dans le courant de décembre prochain. Paris élégant aura donc cet hiver un spectacle tout nouveau et qui ne le cédera à rien en splendeur ni en magnificence.

En attendant cette belle nature artificielle, le lac d'Enghien jouit de tous les privilèges de sa position.

Nous ne dirons pas que l'art et le travail ont présidé à la formation de ses jardins; non, c'est une nature sauvage, c'est la nature prise sur le fait, ce sont de sveltes peu-

plis à la cime fière qui portent majestueusement leurs rameaux dans les nues. La vue n'est masquée par aucuns murs de clôture; un ruisseau limpide sépare le parc de la campagne; l'horizon n'est borné nulle part, il s'étend à perte de vue. Ce que nous avons remarqué de féérique, c'est le parc réservé dans lequel on a construit un petit kiosque arabe, aux vitraux étincelants, d'où l'on découvre la belle vallée de Montmorency. Voici pour le jour.

Maintenant nous vous parlerons de la soirée à l'occasion de la fête patronale d'Enghien. A huit heures, nous sommes entrés dans le parc : 30,000 verres de couleurs, lanternes vénitienes, lampes chinoises, et près de 800 becs de lumières, éclairaient le parc. Le kiosque était entièrement illuminé. Il est impossible de décrire l'effet magique qu'il produisait au milieu d'une obscurité profonde; ce qui était aussi merveilleux, c'était de voir des ballons orange, remplis de feu, suspendus aux sycomores. Il y a un moment où l'on se serait cru au milieu d'un palais enchanté.

THÉÂTRES.

La campagne d'hiver s'annonce, au théâtre du Vaudeville, sous les auspices les plus brillants. Les noms d'auteurs que l'on cite sont d'avance une sûre garantie de succès pour les ouvrages qui doivent paraître pendant cette saison. Parmi ce nombre on annonce en premier une pièce en trois actes pour M^{me} Albert; cette œuvre, ayant pour titre *la Nouvelle Héloïse*, est d'un académicien habitué aux triomphes; puis viendra une pièce en deux actes de M. Lockroy; une autre en trois actes, intitulée *la Clef d'or*, de M. Émile Souvestre; *le Lion devenu vieux*, comédie vaudeville en deux actes, de M. Bayard, suivra de très-près un acte pour Arnal, du même auteur.

— Le Théâtre-Français s'occupe de re-

mettre à la scène *Abufar*, tragédie qui tient le premier rang dans le répertoire de Ducis.

— La réouverture du Théâtre-Italien est fixée au jeudi 1^{er} octobre. La saison finira le 31 mars. On a cité parmi les artistes engagés : MM. Mario, Lablache, Ronconi, Cellini, Corelli, Tagliafico, Coletti, M^{mes} Persiani, Grisi, Marietta Brambilla, Peppina Brambilla, Angiola Albini. Il faut ajouter à cette liste M. Giuseppe Brambilla, engagé pour les rôles de basse. Lablache, arrivé il y a quelques jours à Paris, est parti pour Naples, d'où il reviendra dans trois mois.

— C'est du 15 au 20 de ce mois que doit avoir lieu la réouverture de l'Odéon, qui sera inaugurée, dit-on, par la reprise d'*Échec et Mat*.

— Dans deux mois, le théâtre Montpensier fera son ouverture par la fameuse pièce de *Monte Cristo*. Trois mois auront suffi pour achever cet édifice. En ce moment déjà la scène et les loges des acteurs sont à peu près bâties. On dresse les échafauds pour construire la salle proprement dite, et l'on construit la grande entrée sur les boulevards. — L'entrée des acteurs sera par la rue des Fossés-du-Temple. La scène est placée du côté du Cirque, et la salle du côté de la rue du Faubourg-du-Temple.

THÉÂTRE COMTE. — Les premières représentations de *Peau-d'Ane* ont produit des recettes extraordinaires au joli théâtre du passage Choiseul. L'affluence des spectateurs est tous les jours plus considérable, et tout promet à cette merveilleuse pièce fœrie un succès des plus durables. On applaudit surtout avec enthousiasme le spectacle des mille éléphants blancs.

A ce Numéro est jointe la planche 2210.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grande naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.